

CHEMIN CARROSSE

Che min surprise PAR ALAIN GILI ET CLÉO

D'une scène à l'autre

ON vous dit : « Allez vite au théâtre » : il faut tout avoir vu et savoir parler de tout.

La troupe Volland a réussi son coup : drainer à la Possession tout ce public varié, classes moyennes, peut-être, gens de tout et de rien, snobs, artistes et... j'allais dire : vagabonds. Non, ça, c'était au Grand-Marché, le lieu magique de la passion précédente de la Troupe Volland (sa deuxième époque). Et ce mot à la Charles Trénet : « Poètes, vagabonds... », c'est un peu l'inspiration de Pierre-Louis Rivière pour « Garson », une réussite, cette création d'un texte neuf, d'une ambiance nouvelle, dans cet ancien cinéma, le Cinéma, si bien aménagé dedans, et très joyeusement repeint par Laurent Ségelstein... dehors !

Parler de tout ? « Lune rouge » ? C'était la dernière, l'autre soir : pas vu ! Dimanche, vu « Les radiers sont submergés » de l'ACTA et de Michel Brès, dans cette autre jolie salle qui, hélas, depuis 15 ans n'arrive pas à trouver au Port sa vraie vie : le Foyer socio-culturel de la ZUP. Ah ! Si on lui trouvait un nom... Baptiser une salle culturelle, ce devrait être le premier acte de Fondation.

Alors parler de quoi ? Je n'ai pas tout compris, dans « Garson », et dans « Les radiers... » non plus. Si « Garson » nous prend par la main et réussit à recréer la présence d'une ville autour de ses marlous, de ses maquereaux, putes et paumés (Ti-Rouz, le clochard illuminé), « Radiers » nous enferme dans une case idolée par le cyclone et là... nous intéresse, mais n'arrive pas à nous intéresser aux imaginations passagères que les

« Garson » et « Les radiers... » : le théâtre vit !

personnages fabriquent à partir de l'Imaginaire réunionnais...

Ah ! Le voilà lâché, le grand mot. De fait nous assistons depuis des années à toutes sortes de créations qui sont comme autant de sociologies sur scène, de missions impossibles dans ce western : l'Inconscient du peuple d'ici.

Le programme de « Garson » en parle, d'ailleurs. Lisons : « Ainsi après les marrons » « Marie Dessebre », que Volland reprend bientôt...), les reines d'un jour, ou la Gran-mérkal, après l'Autorouz, les rêves d'ailleurs et de terres nouvelles (NDLR : Colandine), volcans et autres grandyabs, le Théâtre Volland poursuit avec « Garson » son voyage dans le dédale de l'imaginaire créole.

Belle formule, sans doute due à Pierre-Louis Rivière, l'auteur de « Garson », qui souligne ainsi la parenté et la fraternité qui le lient à Emmanuel Genvrin (seul auteur créé jusqu'à présent par Volland, à part les classiques), mais aussi formule ambiguë : nous sommes pré-venus.

Si, sur un beau départ, servie par un décor amusant, des acteurs motivés et un petit bout de femme extra, la pièce « Les radiers » nous amuse, nous distrait par une longue « scène d'exposition » qui laisse miroiter les effets de tas de situations possibles, elle nous déçoit en s'amusant trop avec ces possibles. Le coup de la « comédie policière » à imbroglio finit par

vière à su livrer là une fable qui, pour évoquer un bout pitoyable de la société d'une grosse ville créole, n'en a pas moins le pouvoir de suggérer tout le reste.

Un défaut, de taille : il manque des scènes ! On ne comprend pas tout bien : cela vient sans doute d'une pudeur de l'auteur vis-à-vis des excès d'explications, tic du « réalisme », souvent naïf et si loin des

Genvrin, le fin accordéon d'Arnaud Dormeuil.

Le décor de « Garson », au début, nous laissait craindre un réalisme exagéré. Rien de cela. Vrais, mais symboliques, clochards mais reines, les personnages masculins et féminins gravitent dans leur devenir piétinant, quand intervient le Ti Kaf, « Garson », ou qui se découvre tel à la faveur d'un ravissement (au sens précis du terme). Avec sa tête d'ange enfant et sa grosse voix d'homme, ses gestes exagérément « moine le réservé », un tout débutant (mais chanteur-maloya, par ailleurs), Serge Dafeville, bien dirigé et bien mis en confiance, fait une composition tout à fait valable.

affirmer ce cow-boy qu'il campe bien, Rachel, Nicole et l'autre Nicole (les trois grâces de Volland) sont merveilleuses, notamment Rachel Pothin dans un chant réaliste qui fait penser à la « Lulu » du film de Pabst.

Mais ces grâces sont quatre : l'étonnante Délixia Perrine cache la sienne sous les oripeaux d'une « mamma » catholique et superstitieuse, personnage au travers duquel tous les habitués auront deviné telle dame secourable d'un petit bar du Grand-Marché de Saint-Denis ! Délixia, que l'on retrouvera bientôt au « Cinéma-Volland » pour la reprise de « Marie Dessebre » est une véritable nature de théâtre. Nous terminerons en saluant la performance de Pierre-Louis Rivière, acteur, dans sa propre pièce. Il joue Ti-Rouz, clochard inspiré, sorte de catalyseur du destin et là aussi par pudeur n'en fait pas assez. Non que son jeu soit trop effacé comme celui de Genvrin dans ses propres pièces, mais que son personnage ne soit pas assez développé : il meurt non loin du décor, dans un caniveau, et le programme de la pièce, à notre grande surprise, nous révèle que c'est une histoire vraie : le 21 novembre 85 un clochard est mort... Les liens de ce petit monde avec M. Leroy, le « pouvoir municipal » nous semblent aussi trop allusifs. C'est un choix fait par l'auteur. Et, tiens, s'il manquait un troisième acte ? « Garson » : une création en devenir.

Très souvent un théâtre évolutif (comme la littérature), pourrait naître des expériences faites ici. Des « deuxième versions » pour les pièces, des « réécritures » pour les livres. Mais le côté « feu de paille » de bien des exaltations artistiques en ce pays de perpétuel été, le manque de moyens, le manque de pression côté public, presse, arbitres régionaux et nationaux, font qu'on passe outre, ou qu'on néglige cela. Le coup d'essai réussi de « Garson » réclame un remake. Ne parlons pas des « Radiers... » car pour cette pièce, c'est d'une réécriture des 2/3 de la pièce et d'une nouvelle direction d'acteurs qu'elle a besoin... A. G.



Pierre-Louis Rivière l'auteur de « Garson »

être un jeu... entre les acteurs (qui sont censés avoir écrit la pièce en groupe) et ne nous concerne plus.

On pourrait, après tout confronter les acteurs, et dire que ceux de « Garson » on réinventé, mais avec la perfection professionnelle, des personnages de lieux qu'ils transfigureraient autrefois : le Grand Marché de Saint-Denis, et ce serait « leur affaire » et cela ne nous concernerait pas trop. Mais l'auteur, Pierre-Louis Ri-

clairs-obscur, des faux-semblants de la réalité. Si trois acteurs ne jouaient pas deux rôles chacun, l'effet de profusion et description sociale serait augmenté. Cela ne fait rien : nous sommes pris à partie, impliqués, par une masse de techniques apprises à la longue école de théâtre Volland, parmi lesquelles les « stances » pas verbales du tout, mais très gestuelles, la musique, dominée par l'exubérante trompette d'Emmanuel

C'est un fait que le luxe des troupes professionnelles qui ont un acteur-auteur, c'est que celui-ci écrit pour ses camarades. Cela peut donner les meilleures choses (et ces qualités ne font que poindre dans « Les radiers... » créé par une courageuse troupe d'amateurs motivés !) et surtout cette adéquation précise entre le physique, la voix, les capacités de jeu de tel ou telle acteur ou actrice. Dominique Carrère, immense et musculeux devrait